

Sommes-nous libres ou dansons-nous avec nos chaînes ?

Comme tous les matins, il commençait sa journée par une insulte.

Dans le miroir, ce n'était pas son visage qui le gênait,

Mais ce qu'il révélait.

Il y voyait celui qu'il **est** et celui qu'il aimerait **ne pas** être.

Comme tous les matins, il enfilait son jean, son tee-shirt et comme il ne fallait pas être vu, il mettait son masque.

Lors du premier cours de la journée, tout en **haut** de la page de son livre d'éducation civique, il pouvait lire :

« Différences et discriminations ».

Tout en **bas**, une photo.

Date : 4 août 1982.

Ce jour-là, le projet de loi porté par Gisèle Halimi et Robert Badinter était définitivement voté.

Ce jour-là, le droit a choisi de ne plus être le relai des préjugés.

Et sur cette photo, on pouvait voir une banderole avec écrit :

« **Les homos ont choisi la liberté** ».

Pourtant, 43 ans plus tard, Nathan, lui, ne se sentait pas libre.

Madame la Bâtonnière,

Messieurs les Bâtonniers,

Chers membres du jury,

Chers confrères,

Chères Consœurs,

Qu'est-ce que la liberté si pour en jouir il faut rester caché ?

Qu'est-ce que la liberté si elle n'est qu'un idéal écrit ?

Pour la nommer, Paul Eluard l'écrivait,

Sur ses cahiers d'écolier, les pupitres et les arbres,

Mais on a beau écrire son nom,
« Sur toutes les pages lues,
Sur toutes les pages blanches » (Paul Eluard, *Liberté, Poésie et Vérité*, 1942),

La liberté ne tue pas les fantômes,
Et tout ce qu'ils laissent avec eux.

Alors, pour comprendre,
Il faut écouter,
Le murmure de la honte,
Le cri de ceux qu'on a condamnés.
Ces **crimes** sans **victime**.
Ces **maladies** sans **malades**.

Cet écho des siècles passés,
Qui résonne encore,
Dans ces petites phrases,
Celles que l'on entend toujours, partout.

Regardez par exemple, Michel, l'oncle ouvertement progressiste de Nathan qui commence toutes ses phrases par :

« J'ai rien contre hé,
Mais c'est ban on en voit partout,
Tu crois pas qu'ils en font un peu trop chaque année, avec leurs chars, leurs plumes et leurs paillettes ?
Y peuvent se marier maintenant qu'est-ce qu'ils veulent de plus ? »

Ces mots qui blessent.
Ces mots que l'on lit sur Facebook et Instagram,
Ces tweets qui regrettent que lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques,
« Il y en avait... beaucoup sur scène,
C'est contre-nature hein ».

**Qu'elle soit ordinaire ou non,
Que ces mots soient pensés, assumés ou balancés,
Réfléchissez, et souvenez-vous : un enfant écoute.**

**Alors oui, c'est vrai, une fois par an,
Déchaînés, visibles de tous, ils défilent,
Depuis leurs cages multicolores,
Ils roulent sur la ville.**

**Une fois par an – Fiers – ils célèbrent leurs différences.
C'est alors que certains crient au complot de l'arc-en-ciel,
Car la lumière des uns, lorsqu'elle sort du placard, fait peur à d'autres.**

Nathan, lui, a peur du vendredi.

Le vendredi, c'est sport :

Sur le terrain, quand on est nul, on est **une** fiotte,

Et au moment de se changer, la différence n'est pas célébrée.

Une « pédale », **une** « tartlouze », **une** « tantouze », **une** « tapette », **une** « femmelette ».

Le pire serait donc de ne plus être **un** homme, mais **une** femme ?

Nathan aimerait leur rappeler qu'on dit bien **un** homosexuel,

Et qu'en tout état de cause, et contrairement à ce qu'on leur a murmuré,

Être une femme ce n'est pas être **faible**.

Mais paniqué il touchait hâtivement son visage.

Rassuré, il se rappelait que ce matin,

Il avait bien mis son **masque de loup**.

Le saisissant bien fort, il riait :

« *Ahahah qui c'est qui fait la femme ?* »

Parce qu'en se cachant, **il ne se fera pas dévorer.**

Il ne sera pas rejeté, méprisé, moqué, jugé, humilié,

Il ne sera pas enterré vivant comme ce couple d'homosexuels dans la commune de Couy en Val de Loire en 2009,

Il ne sera pas noyé comme ces quatre cadavres retrouvés flottants dans un fleuve,

Ici, chez nous, cette année.

Hors de question pour Nathan d'être la trois-mille-et-unième victime de la liste.

Hors de question d'être le 3ème enterré,

Hors de question d'être le 5ème à flotter.

Sommes-nous libres ? Non.

Nathan, lui, fait du foot et de la boxe,

Parce que son père lui avait dit :

« Les garçons font du foot,

Les garçons font de la boxe.

Les garçons **ne dansent pas** » (Billy Elliot)

Pourtant, de tout son être, il aurait voulu lui crier :

« Moi, je veux danser, Papa ».

Mais son reflet, lui, voulait le protéger, alors il ne le laissait pas dire.

Parce que pour vivre heureux il faut vivre caché, au risque de le laisser nous consumer.

Ce poids du secret, particulièrement lourd dans certains milieux,

C'est ce que décrit, le joueur de foot, Ouicem Belgacem dans son roman, Adieu ma honte (2021) :

« Chez nous, chez moi – les Arabes, les gens des milieux populaires, les sportifs –, on ne parle pas, on souffre en silence. (...) Mais, si l'honneur nous sauve, la honte nous tue ».

Non.

Ce n'est pas la honte qui tue.

C'est de devoir se battre avec soi-même,
De se désapprouver en permanence pour pouvoir prouver,
Qu'ils ne sont pas plus bas, moins dignes de vivre.

Ce vendredi-là, Nathan, lui, il décida de vivre,
Il décida de franchir cette porte.
Derrière elle, à travers cette lumière qui ne juge pas,
Ils étaient des dizaines, des centaines.
Tous différents,
Tous, destinés à vivre.

Et si vous regardez bien,
Vous verrez que personne n'a laissé ses **chaînes** au vestiaire.
Elles sont là, sur la piste de danse, aussi denses et profondes que ses **racines**.

Regardez comme elles sont grosses :

- celles de celui-là, là, qui derrière la fumée, lève les bras au ciel,
- celles de celle-là qui fait des tourbillons avec sa robe qui reflète les couleurs de la boule de disco qui l'illumine.

Elles sont là, bien présentes.

Mais ne vous méprenez pas.

Personne ne trébuche,

Ici, elles s'entremêlent subtilement.

Ici, le poids tombe et les âmes volent.

Et pour la première fois,

Nathan compris qu'il n'était plus seul.

Pour la première fois depuis longtemps,

Il n'avait plus peur.

Emporté par la foule,
Qui le traîne et l'entraîne,
Dans une folle farandole,
Tous ne formant qu'un seul corps, (Edith Piaf, La Foule, 1958)
Chantaient à l'unisson :
« LI-BER-TÉ »

Il fermait alors les yeux, empli d'une énergie nouvelle,
Et il tapait du pied.
Le rythme était puissant.

Boum.

Boum.

Boum.

Ce n'était plus la musique.
La fête était finie.

Le lendemain on pouvait lire dans les journaux qu'un individu cagoulé avait ouvert le feu, aux alentours de 2h45 du matin. L'attaque avait provoqué la mort d'une personne, 6 autres étaient gravement blessés.

Ce soir, ce n'est pas Nathan qui est jugé.

Moi ?

Je suis là pour défendre.

Mes chaînes, soyez-en certains,

Je les ai laissées chez moi.

Enfin, je crois.

Je la sors du placard, je passe d'abord un bras, puis l'autre.

Avant de la fermer je le relève bien pour ensuite le rabattre.

Elle n'est pas colorée.

Je ne tourbillonnerai pas avec.

Je n'ai pas de masque pour me cacher.

Mais je fais ces quelques pas,

Je respire profondément...

Et je danse.

Alexandre Bergouli

Avocat au Barreau de Marseille

Lauréat – 26 novembre 2025